

JEUX D'ÉCRITURE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN

Premier Prix Benjamin(e)s

La re-naissance de Daphné

par Julie Le Tallec

née le 3 mars 2004

Collège André-Chénier – Eaubonne

De la petite fenêtre de son atelier, il regardait l'eau couler le long des tuiles du toit voisin. Il pleuvait. L'Allemagne était grise, le temps triste. Assis sur son tabouret, il regrettait peut-être son Autriche natale et enviait la France et ses châteaux nouveaux. Wenzel écrivait.

Cela faisait deux jours que j'étais le représentant des orfèvres au conseil municipal de Nuremberg. C'était un grand honneur de représenter tous ceux, qui, dans leur vie, avaient décidé de façonner l'or et l'argent pour vendre des bijoux et de la vaisselle vermeille. C'était le poste le plus prometteur, le plus intéressant, le plus déroutant. Nuremberg tout entier le voulait ! Pas moi. Je ne le voulais pas. C'est mon père qui avait fait de son fils un orfèvre. Moi, je voulais être peintre, sculpteur, graveur. Artiste ! Chaque fois que je peignais, gravais ou sculptais, c'était pour devenir un bon orfèvre et vendre. Mais ce qui m'importait, c'était de créer, de laisser libre cours à mon imagination, de faire avec mes mains les gestes d'un artiste et de montrer au monde ce dont j'étais capable.

« Tu seras le plus grand orfèvre de Nuremberg, Wenzel, et tu seras heureux tout en vendant de l'or ! » me disait mon père dans ma jeunesse.

Personne ne connaissait l'existence de mon petit atelier, au troisième étage d'un vieil immeuble. Je passais les trois quarts de mes nuits dans cette pièce exiguë à crayonner, imaginer et créer, sans avoir pour but de vendre. Aucun orfèvre ne savait que la moitié de l'or et de l'argent que je trouvais servait à mes créations personnelles. Je créais dans l'ombre, j'étais artiste à ma façon. Mais, dans l'allégresse que me procurait le simple fait de créer, j'avais peur. Peur que chaque nuit créative soit la dernière de toutes. Peur que quelqu'un découvre cet atelier ou j'accumulais mes créations, ou j'exploitais en secret les métaux que tout le monde recherchait.

Je savais qu'un jour, les gardes de l'empereur Maximilien II débarqueraient. Mais en attendant, j'étais orfèvre le jour et artiste la nuit...

L'horloge située en face de mon plan de travail indiquait 8 heures, je m'étais endormi sur ma création. Il était temps de retourner à mon vrai travail.

Je pris bien soin de mettre mes outils d'artiste dans mon tabouret où il y avait un rangement. Je faisais ce geste chaque matin pour que personne ne découvre qui j'étais la nuit : être artiste en Allemagne en 1573, ce n'était pas la meilleure façon d'exister !

Je descendis les escaliers, passai prendre mon courrier avec un sourire en coin : j'avais encore passé une nuit à créer et personne ne m'avait surpris.

Une lettre de mon père m'attendait :

« Wenzel, je sais ce que tu fais de tes nuits, je suis ton père après tout ! Qu'est-ce qu'il te prend ? Tu n'imagines pas à quel point j'ai été déçu hier, en passant devant chez toi, de te voir dans l'arrière pièce de ton petit appartement, à dessiner des plans pour le simple plaisir de créer, sans te soucier de vendre. Quelle flèche t'a atteint ? Hais-tu l'orfèvrerie comme Daphné haïssait l'amour et ces principes ? Je ne peux rester là sans rien dire. Cesse tes affaires, Wenzel, ou je te dénoncerai à la police, comme Pénéée a métamorphosé sa fille pour la sauver de son destin.

Pars donc plutôt chercher pour moi quelque chose de rare : as-tu entendu parler du corail rouge ? Il t'en faut absolument si tu veux racheter tes sottises, c'est un matériau précieux et très convoité dans l'orfèvrerie ... À bientôt, ton père. »

Mon cœur battait si fort que toute la rue dans laquelle je passais à ce moment devait l'entendre. Mon père savait, alors. Je ne vis aucune autre solution que de partir à la recherche de ce corail, en Méditerranée...

J'étais rentré depuis trois jours maintenant à Nuremberg, dans mon petit appartement de la rue Albrecht. J'avais passé six mois à voyager pour rapporter des branches de corail rouge et pas un jour ne s'était passé sans que je pense à mon père et à ce qu'il savait. Il n'allait pas rester impassible face à mon besoin de créer en secret mais il n'était pas question de renoncer à mon atelier et à ma vie d'artiste caché.

J'avais besoin de me détendre, il fallait que je crée quelque chose. Je me réfugiai alors dans mon petit atelier, mon autre monde, et je dessinai des plans. La mine pointue de mon crayon grattait minutieusement le papier granuleux qui me servait de support, je m'étourdissais à bien tracer mes traits.

Au bout d'une bonne heure, j'avais un croquis détaillé de ma prochaine création : une statuette de Daphné. Je défiais mon père et cela me plaisait, c'était enivrant. L'amour d'Apollon pour Daphné et la métamorphose de la jeune femme avaient bercé mon enfance. Ovide était le héros de la famille Jamnitzer et ses histoires plaisaient tout particulièrement à mon père. Je me sentais pousser des ailes à lui désobéir ainsi. J'étais en train de créer et de m'opposer à lui en même temps, c'était grisant !

J'allai ouvrir la porte fermée à clef de la petite réserve où je gardais mes pierres et mes métaux. Je pris de l'argent pur venant du Pérou et m'installai de nouveau sur mon tabouret de bois. Je saisis mon maillet pour sculpter un cercle grossier. Au fur et à mesure que le cercle s'affinait, je sentais le bonheur grandir en moi. J'attrapai un burin et entamai le ciselage de ma base, envahi par des sentiments indescriptibles. Je gravai sur le socle de ma future sculpture un algorithme de têtes d'anges et de mufles de lions, animé désormais par la colère et la rage. « Un lion, un ange, un lion, un ange », répétais-je en boucle dans ma tête.

Une goutte de sueur coula sur mon front tandis que j'achevais de graver la base. Je fixai ensuite au socle un amas de quartz et de sulfure ; c'est ici qu'allaient reposer les pieds de Daphné. Absorbé par ce travail exaltant, je dessinai peu à peu les pieds délicats de la nymphe tout en imaginant la réaction de mon père s'il me voyait.

Je me sentis coupable et m'arrêtai un instant. Mais la passion fut la plus forte... Je repris alors mon burin et poursuivis ma création, arrivant progressivement aux jambes de la sculpture. Je sculptai la droite légèrement fléchie, et recouvris la gauche d'une fine couche d'argent.

J'avais, à force d'avoir entendu mon père raconter la légende, imaginé Daphné vêtue d'une légère robe aux plis irréguliers. C'est donc guidé par mes visions d'enfant que je remontai le long du corps de ma statuette, qui prenait de plus en plus l'allure d'une nymphe au cruel destin.

Je gravai petit à petit les détails de son vêtement, pareil à de la dentelle raffinée. Je peignis ensuite le tout en doré, pour contraster avec l'argent blanc de sa chair. J'avais l'impression de créer la perfection, car personne ne pouvait égaler la beauté de cette nymphe. Béat, je façonnai ensuite la taille de Daphné en utilisant un morceau de fer pour définir les traits de son bassin. Le temps passait mais je restais concentré pour graver au bas de son ventre une tête d'ange.

Il me restait à imaginer un rangement secret, un endroit où mettre ce que j'avais à cacher. Ma statuette devait s'ouvrir. J'entendis alors des cris dehors, j'avais peur. Un frisson parcourut mon dos lorsque mon burin ripa sur ma création. Mais l'envie de créer fut encore une fois plus forte que la peur d'être découvert. « Céder à la peur ne mène nulle part, Wenzel ! » me dis-je

Alors, je pris ma tenaille et débutai la seconde partie de ma statuette. Je coupai d'abord le métal avec un outil allongé puis j'entamai le modelage de la ceinture de la naïade en fondant de l'argent. J'y ciselai des motifs se rapprochant de la joaillerie allemande que j'appréciais tout particulièrement. Comme ensorcelé, je sculptai de mes propres mains le buste de Daphné. Je décidai d'ajouter sur son vêtement une tête d'ange, identique à celle que j'avais gravée sur son ventre. J'arrivai ensuite aux bras, qui me demandèrent une grande patience.

Il fallait les positionner de manière symétrique, ce qui m'obligea à recommencer plusieurs fois. Cet effort m'irrita légèrement. Au bout de plusieurs essais, je réussis tout de même à sculpter les deux membres au même niveau, de part et d'autre du buste.

Dans la légende de Daphné, Ovide la décrit suppliant l'Olympe, les bras levés. C'est donc ainsi que je la représentai, implorant le ciel de la sauver d'Apollon qui la poursuivait sans cesse. Je m'arrêtai aux poignets, reparti du buste de la nymphe pour sculpter son cou délicat puis j'ébauchai sa tête, de façon grossière d'abord, avant de ciseler les traits de son visage en maniant le ciseau d'orfèvre avec grand soin. Je dessinai ses lèvres minces et son nez droit. Quant à ses yeux, je décidai d'accentuer leur relief. Je les représentai vides, sans aucune expression, pour qu'au fond elle semble ressentir tout et rien à la fois, le désespoir et la joie en même temps. Ce serait le choix de celui qui la regarderait : était-elle accablée ou soulagée ?

Une fois son visage dessiné, je sculptai sa chevelure, tenue par un bijou, puis m'arrêtai, pensif. Je me sentais libre dans ma cachette et capable de tout, moi qui n'étais rien ! Tournant la tête vers ma réserve, j'aperçus le corail rouge que j'avais rapporté pour mon père et, dans un élan de passion, j'en attrapai quelques branches. Avec des sentiments mêlés, je fixai sur la tête de Daphné une épaisse branche de corail puis deux plus petites aux poignets. On pouvait y voir le début d'un arbre. J'ajoutai ensuite aux coraux, avec délicatesse, des feuilles de laurier vernies, symboles de cet arbuste mythique. J'assemblai les deux parties de ma statuette puis, fier de mon travail, je l'observai. La nymphe représentait la nature mais aussi l'innocence et la pureté. Cette sculpture reflétait l'instant, la seconde même où Daphné s'était métamorphosée en laurier, comme si le temps s'était arrêté pour me laisser sculpter. J'avais l'impression d'être un Dieu, capable de créer la perfection ! J'étais ailleurs, sur un petit nuage, comme à chaque fois que j'achevais une œuvre. Je passai l'heure suivante à contempler ma statue, oubliant que je créais dans le secret.

D'un coup, on frappa à ma porte, comme pour annoncer le début de la fin. Je sentis mon cœur tressaillir. Je sortis de mon atelier et le fermai à clef, de crainte que ce soit les gardes de l'Empereur. Tenant la statuette dans mes mains moites, je l'ouvris dans la précipitation, y cachai ma clef et la posai sur ma table de salon. La porte d'entrée s'ouvrit alors : c'étaient eux...

Wenzel ne revit plus jamais son atelier. On fouilla son appartement mais personne ne retrouva la clef de son « jardin secret ». Peut-être est-elle encore cachée dans la statuette, qui sait ? Personne n'eut l'idée de l'ouvrir, pas même le prince allemand qui l'avait récupérée pour décorer son cabinet. Cette représentation de Daphné est un trésor de la Renaissance qui mêle l'art et l'orfèvrerie, comme Wenzel Jamnitzer mêlait ses deux vies d'artiste et d'orfèvre. Aujourd'hui, cette œuvre est exposée au musée de la Renaissance au château d'Écouen.